

Géologie de l'amour

PAR CLAUDE ARNAUD

Habitée il y a encore six mille ans, avant d'être inondée après la fin de la dernière glaciation, une île aussi étendue que la Sicile repose au cœur de la mer du Nord, à mi-chemin de l'Angleterre et du Danemark. De la croûte de ce banc de Dogger, situé à 15 mètres sous l'eau, on extrait aussi bien des squelettes et des outils que, en forant plus profondément, des volumes de pétrole et de gaz nés de la décomposition des forêts où les Doggermen vécurent : un millefeuille d'os et d'huiles que pompent les plateformes offshore et dont l'exploitation contribua au succès économique du tournant libéral thatchérien – tout comme son épuisement programmé fait écho au Brexit en cours.

Les héros d'Elisabeth Filhol vivent chacun de ce fabuleux trésor sous-marin. Géologue de formation et Anglaise de naissance, la rêveuse Margaret rencontra, sur les bancs du département de géologie de l'université de St Andrews, Marc, un Français hyperactif qui devint son amant. Mais autant elle se sentait mal à l'aise dans ces années 1980 finissantes, bien trop matérialistes pour elle, autant Marc était impatient de profiter de la course à l'échalote ouverte par la libéralisation de l'économie : au premier poste que lui a proposé l'industrie pétrolière, il est parti sans mot dire pour devenir ingénieur, laissant seule Margaret, qui finit par épouser un autre ingénieur pétrolier.



Elisabeth Filhol.

**ELLE SE LIVRE
À LA RECHERCHE
LA PLUS DÉSINTÉRESSÉE ; LUI, À LA PLUS
CORROMPUE
ET POLLUANTE
DES INDUSTRIES.**

Vingt ans plus tard, les deux ex-amants se retrouvent pour un congrès de géologie à Esbjerg, au Danemark, alors que la tempête Xaver ravage les côtes de la mer du Nord. La bourrasque dépressionnaire fait remonter en eux les sédiments d'un passé douloureux, fait d'attentes affectives et d'approches intellectuelles dont le temps n'a fait qu'amplifier les divergences, l'une se livrant à la recherche la plus désintéressée – l'étude d'une civilisation dont l'engloutissement pourrait anticiper le nôtre –, l'autre, à la plus corrompue et polluante des industries.

Leurs retrouvailles parachèvent une intrigue étonnamment complexe où l'intime s'entremêle au géologique, tandis que le dérèglement du climat – encore le pétrole – réveille les forces économiques et sociales qui les séparèrent. L'avenir de la planète, à l'heure de sa surexploitation, s'impose ainsi comme l'enjeu central d'un roman remarquablement solide qui intéressera bien plus de lecteurs que les amateurs de littérature, comme l'avait déjà fait « La centrale », le premier livre d'Elisabeth Filhol, tout entier centré sur la fournaise du nucléaire ■

« Doggerland », d'Elisabeth Filhol (POL, 352 p., 19,50 €).